

CARLOS SALEM

La dernière affaire de Johnny Bourbon

roman traduit de l'espagnol
par Judith Vernant



actes noirs
ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

ALLER SIMPLE, Moisson Rouge, 2009 ; Babel noir n° 38.
NAGER SANS SE MOUILLER, Actes Sud, 2010 ; Babel noir n° 48.
JE RESTE ROI D'ESPAGNE, Actes Sud, 2011 ; Babel noir n° 78.
UN JAMBON CALIBRE 45, Actes Sud, 2013 ; Babel noir n° 126.
LE FILS DU TIGRE BLANC, Actes Sud Junior, 2013.
LA MALÉDICTION DU TIGRE BLANC, Actes Sud Junior, 2014.
LE PLUS JEUNE FILS DE DIEU, Actes Sud, 2015 ; Babel noir n° 178.
JAPONAIS GRILLÉS, In8, 2015.
ATTENDS-MOI AU CIEL, Actes Sud, 2017 ; Babel noir n° 214.

Titre original :

Sigo siendo el rey (emérito) de España
El último caso de Johnny Bourbon

Éditeur original :

Navona, Barcelone

© Carlos Salem, 2016/2018

Publié avec l'accord de l'agence littéraire Dos Passos

Tous droits réservés

Photographie de couverture : © Trigger Image / Elizabeth May

© ACTES SUD, 2020
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-14187-5

CARLOS SALEM

La dernière affaire
de Johnny Bourbon

Je reste roi (émérite) d'Espagne

roman traduit de l'espagnol
par Judith Vernant

ACTES SUD

Pour Nahuel et África.

*Pour Pere Sureda, ce vieux rocker qui jamais
ne se rend.*

*Et pour Carmen R. Santana. Je pense que si
Arregui va quelque part, c'est parce qu'elle l'y
attend.*

Cette nuit-là je me suis arrêté pour écrire quelques pages qui tenteraient de me dire qui je suis et ce que je veux, mais j'ai échoué encore une fois comme toujours quand je m'aborde moi-même.

Nous vivons dans l'attente de quelque chose de grandiose et cela nous maintient debout.

OSVALDO SORIANO, *L'Heure sans ombre**

* Traduit de l'espagnol par François Maspero, Grasset. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

J'arrive toujours trop tôt ou trop tard aux endroits où personne ne m'attend. Je me refuse à consulter la montre en plastique que je porte au poignet pour savoir l'heure qu'il est. Ce serait faire insulte à la placidité des chats, qui règnent sur le cimetière et qui savent que le temps, comme dit toujours un presque ami à moi, c'est une autre histoire.

En tout cas, le soleil, qui a quelque chose d'un chat couché là-haut, me dit qu'il est midi.

L'heure sans ombre.

Le moment où Peter Pan se repose et où le capitaine Crochet rêve qu'il se fabrique des bottes en peau de crocodile pour piétiner ses peurs.

Le midi a quelque chose d'une frontière.

Que l'on regarde devant ou derrière soi, il n'y a aucune différence.

Pourtant, il y a toujours des différences.

Je suis désorienté mais bien vivant.

Toi, tu es morte.

LE DAHLIA ROUGE

Depuis des décennies, la mythologie du roman et du film noirs s'emploie à nous convaincre que les blondes sont fatales et que la chevelure des rousses porte la tragédie.

Elle se trompe.

En réalité, les femmes les plus dangereuses sont celles aux cheveux verts.

La première fois, c'était lundi, et je la vis arriver à temps.

J'allais sortir de mon bureau quand un claquement de talons un peu trop enthousiaste m'arrêta net. J'entrebâillai la porte en verre dépoli et je la vis tourner dans le couloir, depuis la réception de l'agence.

Mince, mais avec des formes.

De longues jambes, et le pas incertain de quelqu'un qui pense à autre chose.

À trop de choses.

Elle portait un imperméable court en vinyle rouge, un sac trop lourd pour ses épaules et un béret noir incliné sur le côté, qui lui donnait l'air d'une Française et ôtait cinq bonnes années à sa trentaine.

Elle avait les cheveux verts.

Je reculai, fermai la porte et me plaquai contre le mur.

Sa silhouette floue se découpa sur la porte de verre que son poing menu heurta timidement.

— Monsieur Arregui ? dit une petite voix, du genre qui s'adresserait de la même façon à un loup qu'à un

chiot. J'ai besoin de vous parler, je vous en prie. C'est une question de vie ou de mort.

Au bureau, quand on me dit ça, c'est généralement pour que je retrouve un mari qui n'a aucune envie d'être retrouvé, ou pour une affaire d'héritage, ou une prosaïque histoire de fesses.

Je déteste les histoires de fesses.

Si les soupçons du client (ou de la cliente) sont exacts et que je les lui confirme, il (ou elle) me regarde comme si tout était de ma faute.

Et si je leur apporte la preuve que leur conjoint n'entretient aucune relation extraconjugale, ils pensent que j'ai mal fait mon boulot, quand bien même ils n'auraient eu aucune raison de s'inquiéter s'ils avaient correctement fait le leur.

— Monsieur Arregui ? répéta la petite voix.

Comme un dégonflé, je ne dis rien, tout en répétant dans ma tête : cheveux verts, cheveux verts, cheveux verts, cheveux verts, cheveux verts.

Je scrutai les plinthes du bureau à la recherche d'une fourmi.

À une époque, je semais de la mie de pain imbibée d'eau et de sucre dans les coins pour les faire venir. Mais depuis la désinsectisation des locaux, cet été, je me sens un peu plus seul encore.

— Je m'en vais, monsieur Arregui, finit-elle par dire. Mais je reviendrai.

Je ressentis ce que ressentirent sans doute les Japonais quand MacArthur prononça cette même phrase, en 1942. L'obstiné général américain mit sa menace à exécution. La fille aux cheveux verts le ferait aussi.

Comme il se doit pour un homme aussi habitué au danger que moi, j'attendis une heure et demie avant de sortir de ma cachette.

Mariana, la secrétaire, était partie déjeuner et je m'abstins de l'engueuler pour avoir laissé entrer un client sans me prévenir.

De toute façon, je ne lui aurais rien dit.

Depuis six ans, elle a une liaison avec Máximo Legrand, mon associé. Elle se comporte exactement comme avant, mais je ne peux pas m'empêcher d'être mal à l'aise avec elle.

J'imagine que ce qui me gêne n'est pas tant que Legrand ait le double de son âge que le fait qu'ils soient amoureux.

Les amoureux se croient seuls au monde et s'émerveillent de n'importe quoi. Ils sont épuisants.

À l'agence, Max et Mariana gardent une certaine distance, mais en dehors, ils ne se lâchent pas la main, pas même pour se gratter le nez.

Sans exagérer.

Au Malone, où on va parfois boire des coups, j'ai vu Máximo bouger imperceptiblement les narines et Mariana lever leurs deux mains entrelacées pour se gratter le nez.

Ils sont écoeurants.

Et je suis un peu jaloux.

Très jaloux.

J'aurais voulu être comme ça avec Claudia, mais je ne pouvais pas.

Je ne savais pas.

Quand on est incapable d'exprimer ses sentiments, au lieu de se remuer pour changer ça, on se contente de se lamenter en répétant que "c'est comme ça", et on continue à le faire jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

Après la mort de Claudia, il y a presque onze ans, j'ai très souvent pensé à toutes les bêtises que j'aurais aimé partager avec elle.

Mais il n'y avait plus rien à faire.
J'arrive toujours trop tôt ou trop tard.
Comme le jour où elle a été tuée.
Mais c'est une autre histoire.
C'est toujours une autre histoire.

LE VOYAGE DE SA VIE

Ce fut une drôle de semaine.

Avec de drôles d'appels et des visites inattendues.

Je m'étais presque habitué à la routine du bureau, et l'imminence de mon cinquantième anniversaire me tétanisait.

Il aurait été vain d'évoquer la question avec mon associé.

Comme toujours, Máximo Legrand m'aurait dit que j'étais un jeunot, que n'importe quel gamin de trente-cinq ans aimerait être aussi en forme que moi, que ce qu'il me fallait, c'était en finir avec les coups d'un soir et retomber amoureux, que je n'y étais strictement pour rien dans l'histoire d'Olivia (lui aussi continuait de l'appeler comme ça).

Ça faisait donc des jours que j'essayais de les éviter, Mariana et lui, même si je savais que je n'échapperais pas au déjeuner d'anniversaire de vendredi.

La sonnerie du téléphone fixe me surprit après le dîner.

Pourtant, on n'était pas dimanche, mais lundi.

Or une seule personne utilise ce numéro, et elle ne m'appelle que le dimanche.

Un dimanche par mois.

Mon père.

Je décrochai, inquiet.

— *Aita** ? Il y a un problème ?

— Oui, andouille, tu as un an de plus. Bon anniversaire, Txema.

Je soupirai en éloignant le combiné de mon oreille. S'il y a une chose que mon père ne supporte pas, c'est que je m'inquiète pour lui. Il se croit aussi robuste que les murs de la ferme où il passe une grande partie de l'année et qu'il s'obstine à préférer à son confortable appartement de Donosti.

— Tu as perdu ta langue ou quoi ? Ça te fait peur, que je t'appelle plus d'une fois par mois ? Ou bien tu es en train de batifoler avec une de tes copines ?

Je m'abstins de lui dire que mon anniversaire n'était que dans quatre jours.

C'était curieux que mon père se montre aussi loquace.

Depuis la mort de Claudia, on avait gardé l'habitude – qu'elle avait instaurée – de se parler une fois par mois, mais on échangeait rarement plus que des monosyllabes.

Il ne se mêle pas de ma vie privée et ne m'interroge jamais sur mes conquêtes. Après Claudia, je ne lui ai présenté aucune des quelques femmes suffisamment dévouées pour avoir tenté de se ménager une place dans ma vie (pas même Olivia), parce que je savais qu'elles n'y parviendraient pas et que jamais l'*aita* ne les accepterait.

D'une certaine façon, lui aussi porte le deuil de ma fiancée décédée.

— Je faisais la sieste. Tu sais, ce truc de vieux. Seul.

— Eh bien tu es un idiot, mon fils. Si j'avais encore ta jeunesse et que j'étais à Madrid, crois-moi... je ne me priverais pas. Mais idiot ou pas, tu restes un Arregui. Et au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, on est plutôt bien équipés.

* Père, en basque.

Ça, c'était vraiment bizarre. Mon père qui se mettait à faire des blagues graveleuses ?

Je me demandai si l'excès de solitude à la ferme n'avait pas fini par lui monter au cerveau. Mais il cherchait juste une façon de me dire quelque chose.

— Enfin, c'est ton problème... En tout cas, sache que si jamais tu te décidais à venir m'honorer de ta présence, ton cadeau t'attend ici.

— Pourquoi tu ne me l'apporterais pas ? Tu n'es pas venu à Madrid depuis des lustres...

— Pas question, il y a bien trop de monde, et surtout trop de Madrilènes, par là-bas. Mais dis-moi, Txema, en parlant de ça, pourquoi tu ne t'offrirais pas un voyage ?

— Un voyage ? Où ça ?

— N'importe où, merde. Où ça te chante. La vie est courte, mon fils. Et le jour où tu finis par t'en apercevoir, tu n'as plus ni l'envie ni l'énergie de faire tes bagages.

— Mais je voyage sans arrêt, pour mon boulot...

— Comme larbin des flics ou des riches, oui. Mais ce n'est pas de ce genre de voyage que je parle. Je parle du voyage de ta vie. Du Voyage avec un grand V, celui que tu dois faire si tu ne veux pas te sentir comme un con jusqu'à la fin de tes jours. Fais-le avec Claudia...

Je commençai à transpirer.

Mon père avait perdu la raison.

— Papa, c'est que...

— Ne me parle pas comme si j'étais gâteux, Txema. Je sais bien que Claudia est morte et que tu n'étais pas là pour la protéger. C'est pour ça que je te dis ça. Il vous restait un voyage à faire, le genre de projet qu'on remet toujours au lendemain, jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Et dans ce domaine, crois-moi, tu es un véritable expert.

Toujours la même rengaine, pensai-je. Après toutes ces années, il ne me pardonne pas d'être devenu flic et

ne me laissera jamais oublier que si j'avais été là, Claudia serait encore en vie.

Je voulais dire quelque chose, mais il me devança.

Sa voix était douce.

— Penses-y, mon fils. Je crois vraiment que tu dois un voyage à Claudia, pour la laisser partir une bonne fois pour toutes.

Et il raccrocha.

Plus tard, alors que je roulais en direction du bureau, je me dis que, sénile ou pas, mon *aita* avait raison.

Je devais un voyage à Claudia.

Mais si je le faisais sans elle, ce serait plutôt une montée au calvaire.

CARTOGRAPHIE DES BALCONS

Pourquoi tu fais ça ?

Déambuler dans le quartier de La Latina, après un bon dîner trop copieux au Camoatí.

Un verre en solitaire à la terrasse du Café del Nuncio.

En fait, deux verres, et rien de ce que tu as l'habitude de boire. Il y a des dettes qui ne se règlent pas avec la gueule de bois, Txema Arregui.

Un gin tonic au Seagram, à présent que toutes les femmes qui te plaisent (presque) boivent du Puerto de Indias, mais Olivia (tu l'appelleras toujours Olivia, même si tu ne la rappelleras jamais), blessure encore fraîche, le préférerait au Seagram.

Et un autre verre, de Flor de Caña celui-là, un rhum nicaraguayen à quarante degrés qui, jusqu'à ton dernier jour, te rappellera l'odeur de la peau de Claudia.

Pourquoi exhiber ainsi ton veuvage en public, dans ton propre quartier, où depuis tant d'années tu tires la gueule pour dissuader quiconque de franchir la frontière de ton intimité ?

Peut-être parce que le demi-siècle est sur le point de te rattraper et que tu ne cours plus aussi vite que naguère.

Ou parce que cette culpabilité silencieuse te pèse trop désormais.

Ou bien peut-être pas.

Peut-être faut-il y voir des raisons moins épiques.

Il se peut que tu sois lassé d'une vie sans cahots et d'une agence certes florissante, mais qui ne te procure pas la dose d'adrénaline dont tu as besoin.

Autrement, comment justifier qu'en dépit du cliché, tu aies laissé cette voiture noire aux vitres teintées tout droit sortie d'un film de gangsters te suivre, avant de t'aventurer dans les ruelles les plus sombres, comme pour provoquer un danger qui te ferait te sentir vivant ?

Tout cela, je le comprends, Txema.

Ce que je ne comprends pas, en revanche, ce que je n'ai jamais réussi à comprendre, c'est pourquoi, chaque fois que tu es en colère contre toi-même, tu parles de toi comme si tu étais quelqu'un d'autre.

En réalité, je ne veux pas savoir pourquoi je suis entré dans le jeu de la voiture noire et me suis aventuré dans des rues de plus en plus désertes, comme celle où les parents de Batman ont été assassinés.

J'imagine que c'est pour cette raison.

Et par curiosité.

Je voulais savoir qui me suivait si mal.

Ou si bien.

Parce que suivre quelqu'un à son insu, il n'y a rien de plus facile.

Je sais de quoi je parle.

La voiture noire, la curiosité et l'envie d'en découdre : à presque cinquante ans, j'étais toujours ce gamin inconscient qui ne craignait que la peur elle-même.

C'est pour ça. C'est pour ça que j'ai parcouru plusieurs fois le même trajet, comme un ivrogne perdu, alors qu'en réalité, je connais le moindre pavé des rues

de La Latina, leur dédale de médina, et même la cartographie aérienne de leurs balcons.

Ce que je ne connais pas, ce sont les noms de ces rues.

Jamais je n'ai pu les apprendre, d'ailleurs, je n'ai pas vraiment essayé.

Mais je me laisse guider par des signes aussi intangibles que l'apparente uniformité des arbres, la façon unique dont chacun d'eux se contorsionne pour chercher la lumière entre les immeubles.

Je me suis donc engouffré dans cette ruelle qui porte le nom d'un saint, j'ignore lequel, en sachant qu'ils en profiteraient pour m'aborder sans témoins.

J'ai un peu titubé.

C'est toujours pratique d'avoir l'air ivre.

Les ivrognes enhardissent les lâches.

Je dois dire qu'ils ne m'ont pas loupé, et sans un bruit.

Ils étaient jeunes et costauds.

Des durs, bien entraînés.

Mais ils avaient vu trop de films.

— Quelqu'un voudrait vous parler, dit celui à ma gauche. Un vieil ami.

— Il n'a qu'à me chercher sur Facebook.

Je bredouillai, comme si j'avais du mal à articuler, puis je ris de ma propre plaisanterie en continuant à étudier les pavés, comme un ivrogne qui n'ose pas lever les yeux de peur de vomir.

— Pas de blagues, dit celui à ma droite, qui jouait le mauvais flic. Vous allez nous accompagner pour une petite promenade, Arregui. Je vous conseille de ne pas résister.

Je levai la tête. C'était la première fois que je voyais ces types, pourtant, je sus aussitôt qui me cherchait.

Mais je ne parvenais pas à savoir pourquoi.

Celui de gauche commença à se radoucir.

Mais l'autre poussa un soupir d'impatience, puis commit l'erreur de me saisir le bras et de tirer.

Je profitai de son élan pour lui balancer un coup sur le nez. Sec et fort.

Il porta les mains à son visage. Ce fut sa seconde erreur.

Je glissai la main gauche dans sa veste pendant que, de la droite, je le faisais pivoter pour qu'il reste entre son copain et moi.

L'homme de gauche ne put pas sortir son automatique parce que je le visais avec celui de son pote, qui saignait du nez.

On se serait cru dans un film de gangsters.

Un peu trop à mon goût – à l'instar de ces lents applaudissements moqueurs qui commencèrent à monter du véhicule.

Avant même de regarder, je sus que c'était lui.

Le type qui m'avait le plus haï à l'époque où j'étais flic.

Celui que j'avais haï plus encore.

Oubliez le baratin romantique des séries américaines.

Pour un flic, il n'y a rien de pire qu'un autre flic.

En particulier si l'un d'entre eux a survécu à tous les changements politiques et occupe depuis toujours des postes stratégiques, loin de la rue et près du pouvoir.

— Visiblement, tu restes en forme pour ton âge, Arregui, dit-il avec une bonhomie que démentaient les mitrailleuses au fond de ses yeux. Mais tu aurais pu t'abstenir d'esquinter ce pauvre gamin... (Sa voix se durcit à nouveau lorsqu'il s'adressa à celui de gauche.) Aidez-le, Balmes. Je vous verrai demain. Vous, surtout, Molina. Je vous avais prévenus : on ne déconne pas avec Arregui. Rentrez en taxi, tous les deux. Je ne veux pas de sang dans ma voiture.

Balmes me regarda sans haine, s'excusant presque.

Je le saluai d'un mouvement de tête.